

Laval théologique et philosophique



L'idée de fidélité chez Emmanuel Mounier (II)

Jacques Lemieux

Volume 29, numéro 1, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020332ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020332ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux, J. (1973). L'idée de fidélité chez Emmanuel Mounier (II). *Laval théologique et philosophique*, 29(1), 57–75. <https://doi.org/10.7202/1020332ar>

L'IDÉE DE FIDÉLITÉ CHEZ EMMANUEL MOUNIER *

Jacques LEMIEUX

III. CONTINUITÉ CRÉATRICE

1° *Capacité d'invention*

Si elle est continuité, la fidélité ne peut se concevoir pourtant comme étant dirigée une fois pour toutes. Elle doit être créatrice. Parlant de la fidélité du disciple à l'égard du maître, Péguy⁴² ne peut la considérer sans une certaine indépendance. Ce n'est pas demeurer fidèle à la pensée du maître que de le répéter servilement pour toujours. La fidélité vraiment profonde s'exprime quand l'élève peut continuer le maître dans un sens qui lui est propre, quand il peut lui-même pousser sa pensée comme le maître aurait su le faire. Le disciple ne commence à compter que lorsqu'il lui est devenu possible de faire connaître ses résonances personnelles, explorant lui-même les sentiers de la réflexion à la recherche de quelques intuitions inattendues.

Pour Mounier, la fidélité doit être un rejaillissement continu, expression d'une puissance créatrice toujours prête à porter des fruits :

L'aventure de la personne est une aventure continue de la naissance à la mort. Le dévouement à la personne, amour, amitié, ne sont donc parfaits que dans la continuité. Cette continuité n'est pas un étalement, une répétition uniforme comme ceux de la matière ou de la généralité logique, mais un rejaillissement continu. La fidélité personnelle est une fidélité créatrice.⁴³

La fidélité impose un effort constant pour inventer une façon d'être soi-même au milieu de sollicitations rencontrées, une façon d'être soi-même que personne ne peut convenablement proposer à autrui mais que chacun doit découvrir pour soi. En face de toutes les formes de contraintes qui se présentent à l'être humain, en face de tous les conditionnements qui marquent son horizon, il doit chercher à vivre plus près de lui-même, se découvrant la capacité d'être, selon l'expression de M. Nédoncelle, « un sursaut perpétuel devant une façon de vivre qui serait étrangère à ses problèmes et qui le dispenserait de mettre sa marque personnelle sur les événements qui le poussent à agir »⁴⁴. Aussi, la fidélité ne peut-elle être une invitation à répéter des gestes

* Voir la première partie de cette étude dans *Laval théologique et philosophique*, vol. XXVIII, n° 3, octobre 1972, pp. 219-236.

42. C. PÉGUY, *L'esprit de système*, Paris, Gallimard, 1953, p. 26.

43. *PE.*, III, p. 454 ; *FC.*, III, p. 599.

44. M. NÉDONCELLE, *De la fidélité*, p. 51.

stéréotypés, mais bien au contraire un appel à discerner le sens de la vocation personnelle, pour y donner une réponse singulière. Une semence n'est fidèle à elle-même qu'en devenant une plante.

Mais cela suppose le changement. La fidélité ne boude pas le changement : elle l'appelle même. On ne peut enfermer un être dans un seul instant comme si chacun des moments de sa vie n'avait plus qu'à être la répétition d'un premier, comme si un seul acte pouvait parvenir à épuiser toutes les ressources et les richesses d'un être. La vie continue de sourdre et doit s'exprimer dans son mouvement d'éternelle nouveauté. Mounier se fait ici l'écho de Newman⁴⁵. Dans ses écrits philosophiques, ce grand humaniste anglais décrit la naissance d'une pensée. Après avoir souligné qu'elle surgit nécessairement d'un état de choses existant, qu'elle se ressent pendant quelque temps du sol où elle est née, il découvre que son élément vital a besoin de se dégager de ce qui pour elle est temporaire, pour se dépenser en efforts, afin de conquérir sa liberté et devenir elle-même. Il lui faut chercher la voie à suivre à travers les dangers et les espérances qui se font jour, à travers les nouvelles formes et les nouveaux aspects que revêtent les vieux principes. « L'idée, ajoute Newman, suit leur changement afin de rester la même ». C'est pour demeurer ce qu'elle est essentiellement qu'elle doit se présenter sous un appareil nouveau. C'est pour être fidèlement la même qu'elle doit changer. Newman note bien que dans un monde supérieur, tout demeure plus fixe et immuable et que le changement est inadmissible. Cependant, pour ce qui est de la condition d'ici-bas, « vivre c'est changer et pour être parfait, il faut avoir changé ». Mounier ne craint pas d'envisager cette brutale réalité :

Il faut que les hommes disparaissent, que les partis, que les revues, que les civilisations disparaissent pour rendre à la vie ses ressources quand le corps qui l'a portée s'est affaîssi sur son squelette. Ce fut toujours la seule manière d'assurer la pérennité et la pureté même des réalités éternelles. Il y a quelque chose qui reste, il y a quelque chose qui change, ou se développe dans la forme visible, et comme dit Newman, il faut que ceci change pour que cela reste soi-même⁴⁶.

« Tout le malheur de cette pauvre humanité, ironise Péguy, lui vient justement de ce qu'elle est décevante et mouvante, et précaire, étant vivante »⁴⁷. « Il n'y a pas d'humanité s'il n'y a pas d'*aventure* humaine, et toujours ouverte », proclame Mounier⁴⁸. L'aventure humaine, c'est la recherche continue des formes d'existence qui répondent toujours mieux aux exigences de l'homme, c'est le souci constant d'un perfectionnement à apporter à son existence. Tel est le mouvement de sa vocation d'homme. Il ne peut croire y répondre s'il entend s'adapter au sens de s'arrêter, s'assoupir, atteindre un certain équilibre pour mieux se reposer. Sa vocation l'appelle plutôt à un refus constant de la quiétude, pour aller toujours plus loin, dépassant l'adaptation qui a paru satisfaisante un moment, maintenant son regard sans cesse

45. Card. J. NEWMAN, « Développement de la doctrine chrétienne », dans *Oeuvres philosophiques*, Paris, Aubier, 1945, p. 253.

46. *RPC*, I, p. 333.

47. C. PÉGUY, *L'esprit de système*, p. 66.

48. *QP*, III, p. 222.

ouvert sur l'avenir pour trouver de nouvelles adaptations nécessaires. Ainsi Mounier détermine-t-il le sens de son personnelisme :

Nous l'entendons comme une aventure ouverte, faite de plus d'avenir que de passé. Il nous attache sans doute à une ligne précise de valeurs et de présences historiques. Mais nous n'avons pas fini de débarrasser ces valeurs des malentendus et des survivances sociologiques qui les neutralisent sur les voies de l'avenir, sous prétexte de les sauvegarder. Aussi bien, vigilants aux pièges de toute fidélité, restons-nous sans cesse disposés à percer l'empâtement des principes, pour découvrir derrière lui des exigences qui la veille nous auraient échappé, ou déconcertés ; ne craignant pas de nous contredire demain si demain l'expérience et la réalité nous contredisent ; prêts à renoncer toute étiquette particulière si par l'effet d'une réfraction inattendue du milieu cette étiquette venait à obscurcir notre propos et à compromettre le combat dont nous tenons un secteur. Nous avons le souci majeur que le personnelisme reste une invention et une attention soutenue ⁴⁹.

Inserés dans la continuité d'une tradition vivante et dans l'attachement à des valeurs permanentes, les changements et les adaptations sont, à la vérité, signes de constance et de fidélité. La véritable fidélité peut ainsi s'entendre d'une capacité à franchir sans cesse de nouvelles étapes, d'une capacité qui s'assure par ailleurs d'une adhésion entière à un choix initial.

Cependant il est certain que le changement n'est pas nécessairement signe de fidélité. Une instabilité caractérielle, une inaptitude à la persévérance, une incapacité à renouveler ses attitudes intérieures face à des situations immuables peuvent faire désirer les changements et l'apparition de nouvelles données. Le besoin constant de tout modifier n'est pas moins contraire à la vie que l'immobilisme entêté. Une véritable fidélité est faite de maturation et de reprise constante dans la continuité. Portées sur un fond solide et durable, n'abandonnant rien des valeurs acquises, les maturations fécondes vont affinant et intensifiant les valeurs permanentes à mesure qu'elles leur donnent des enveloppes nouvelles convenant au temps toujours nouveau.

Se voulant ainsi tributaire du passé en même temps qu'ouverture sur l'avenir, la fidélité rappelle la place du temps dans l'édification d'un univers personnel.

La fidélité s'offre précisément à l'homme comme un moyen de lui faire surmonter l'épreuve du temps. Il s'agit bien en effet d'une épreuve car il n'est pas assuré, à prime abord, que le passage de l'homme dans la temporalité lui sera favorable ou nuisible. Inscrit dans le temps, l'homme peut tendre à faire de tous les moments qui s'écoulent un enchaînement de gestes identiques, affaiblissant dans cette répétition sans fin la signification qu'il voudrait leur donner. Une sorte d'immutabilité apportée dans les actes, une volonté de n'y rien changer peut donner l'illusion de rendre une permanence aux instants fugitifs. C'est cette tentative pourtant qui risque de donner une raideur inacceptable à des comportements humains, une rigidité qui ne saurait convenir à un être vivant. Non moins pernicieux et non moins inhumain est cet oubli dans l'instant, comme on exprime cette volonté de s'arrêter au moment présent, avec ce qu'il apporte de plaisir et de satisfaction. Éprouver le présent sans souci de l'avenir ni de l'éternel, ne regarder en lui que ce qui vient d'être fait et qui passe, c'est donner à l'instant une densité qu'il n'a pas. C'est aussi, et cela est grave, enlever à la personne la possibilité

49. *QP.*, III, p. 229.

de se donner une solidité dont elle a besoin, en la dispersant dans tous ces instants qui ne peuvent durer. Pour l'homme amené à faire sa vie dans la temporalité, seule la fidélité lui permet de faire usage du temps sans s'y perdre. L'instant qu'il faut vivre demande à être perçu comme un élan de tout l'être vers ce qui sera encore un nouveau point de départ. L'instant qui passe est plus plein qu'il n'y paraît ; il n'est pas qu'une fraction de vie, mais il peut être la totalité de la vie ramassée. C'est que les limites du trop bref instant peuvent être brisées par la fidélité. Elle fait en quelque sorte survivre les différents moments du devenir, les intégrant suivant une certaine orientation et redonnant vie, sous une autre forme, aux instants disparus.

Le temps, suivant une remarque de M. Jean Guilton⁵⁰, se présente comme un mélange où voisinent un élément intemporel et un élément de pure mobilité. Durer, n'est-ce pas être soumis constamment au changement tout en restant même ? n'est-ce pas persister jusqu'au milieu du mouvement ? S'il se déroule par instants successifs, le temps peut manifester un progrès en ceci qu'il suit une orientation vers un avenir. Dans ce cheminement, le passé s'intègre au présent et il prend son sens à féconder l'avenir. N. Berdiaeff a bien marqué comment le passé et l'avenir, en ce qu'ils ont de réel et d'existant, entrent dans la construction du présent : « Toute l'histoire de notre vie, l'histoire entière de l'humanité s'incorporent dans notre présent, et existent seulement à ce titre »⁵¹. Berdiaeff va noter encore le paradoxe fondamental du temps : tout destin humain s'accomplit dans un temps qui se décompose en passé et en avenir, le temps lui-même s'offrant comme la réalisation de ce destin, et cependant ce passé et cet avenir qui réalisent un destin n'existent qu'à l'intérieur d'un présent. Ce passé ainsi intégré au présent n'est déjà plus celui qui a été et qui ne peut plus demeurer, mais c'est un passé qui a subi l'action de la mémoire, qui a été en quelque sorte transfiguré et recréé par elle, car la mémoire ne fait pas que conserver, elle peut aussi renouveler le passé : elle est créatrice.

La fidélité prend ici tout son sens. Elle est, certes, une attitude à l'égard du passé, mais non pas en ce qu'elle s'attache à lui et entend tout lui retourner. Elle entend plutôt le faire revivre, le transfigurer, intégrer le passé à l'avenir et ressusciter le présent de ce passé. C'est dans ce sens que Mounier s'exprime quand il voit la fidélité comme une humble connaissance du temps :

Mais la fidélité regroupe perpétuellement son œuvre. Elle n'est pas un coup de force du présent sur l'avenir. Elle est le déroulement progressif d'un engagement noué au-delà du temps et qui n'a pas assez du temps pour se monnayer. Elle n'a sa place que dans un monde qui croit à l'éternel, et met l'effort vers la perfection au-dessus du plaisir provisoire : elle ne saurait être elle-même qu'éternelle⁵².

C'est ainsi que le temps participe à l'édification de l'univers personnel. Le temps est ce qui permet à l'être de se faire et de s'édifier. L'être, au sens actif du mot, réclame le temps ; pour l'homme, le temps est la ligne sur laquelle s'inscrivent tous ses progrès et toutes ses montées. Il est, le temps, le lieu où s'effectue une croissance humaine dans la possession que la personne prend d'elle-même à travers une série de circonstances

50. J. GUITTON, *Justification du temps*, Paris, Aubier, 1951, p. 110.

51. N. BERDIAEFF, *Cinq méditations sur l'existence*, Paris, Aubier, 1936, p. 137.

52. *RPC.*, I, p. 194.

successives qui jalonnent sa vie. Bien sûr, la condition temporelle donne toujours aux êtres un caractère d'inachèvement qui peut être considéré comme un défaut de réalité. Mais la nature de l'être temporel impose qu'on consente à la regarder dans ce devenir permanent qui est son existence présente. La vie de l'homme est une vie appelée, tirée en avant, et elle se déroule dans le temps qui conserve pour elle ce qui a été dans ce qui est, et lui permet d'aller au devant de ce qui sera. Certes, il faut admettre la lenteur de ses cheminements et contenir, devant son mystère, l'impatience qui voudrait prévenir son imprévisible déploiement. Aussi faut-il le regarder se dérouler avec une sorte de confiance, de sérénité. Cela ne signifie nullement que l'homme doive consentir aveuglément à l'imprévisible lendemain et adhérer au mouvement de l'histoire en simple automate, non plus qu'il doive se contenter de voir se dérouler la marche des siècles avec le regard morne et triste de certains traditionalismes hargneux plus morts que vivants. S'il se doit de suivre le mouvement où la vie même l'entraîne, il ne part pas assuré que tout mouvement est progrès. Il y a assez de joie et d'espoir pour ne pas croire toujours que la catastrophe doit fondre sur l'humanité. Il y a aussi suffisamment d'échecs tragiques pour refuser un optimisme trop facilement rassurant. Au milieu de ce temps qui s'écoule, Mounier convie à un optimisme tragique. Le monde, pour lui, n'est ni celui d'un progrès garanti ni non plus celui de l'absurdité inévitable.

Il est signé d'une obscure vocation à la grandeur humaine et surhumaine, mais à travers une histoire dramatique faite d'irruptions et de chutes, d'illuminations et de solitudes dont l'unité encore inconnue ne s'élabore que par le déchirement et la lutte, *ad augusta per angusta*⁵³.

Dans cette perspective d'un monde en quête de bâtisseurs d'espérance, le temps devient « non seulement une image mobile, mais l'hôte responsable de l'éternité »⁵⁴. L'homme n'a pas à subir le temps ni l'histoire. Il doit peser sur l'histoire pour la diriger. Il doit habiter le temps et l'occuper à faire l'éternité.

2° Vertu de jeunesse

Être fidèle d'une fidélité créatrice dès lors, c'est garder la vertu de jeunesse, c'est renaître constamment, c'est laisser à la vie sa fraîcheur et sa pureté, c'est refuser la mort, la momification. La jeunesse n'est pas seulement un rappel de l'enfance, mais plutôt une attitude de vie, un refus en face du raidissement de l'habitude, une ouverture devant toutes les promesses de la vie.

Nous voyons chaque jour des gens, qui défendent communément l'esprit, confondre l'éternel et le ranci, et donner une haine méchante, agressive, diabolique, une haine de vieux à tout ce qui naît et porte la promesse de demain. C'est que la jeunesse, comme l'étranger, nous boute hors des atmosphères chaudes et des lieux connus. Sa vertu n'est pas de changer le monde : le changement peut être reculé, et le nouveau n'est pas toujours du neuf. Elle est d'être la jeunesse, c'est-à-dire cette pureté intérieure, cette bonne grâce, cette fraîcheur et cette abondance que l'on voit particulièrement dans les choses qui viennent de naître. Nous devons être jeunes et nouveaux, non parce que l'être est

53. E. MOUNIER, *Esprit*, n° 150, nov. 1948, p. 705.

54. *PCP*, I, p. 103.

mouvement, mais parce que la durée matérielle momifie, et qu'il n'est qu'un moyen de rester purs, de bonne grâce, frais et féconds, qui est de renaître toujours. Paradoxes du monde : comme l'abandon consolide la personne, c'est le perpétuel renouveau qui sauvegarde les richesses éternelles. Une direction, un contour, voilà la vérité : mais à l'intérieur un voyage inépuisable⁵⁵.

C'est sa grandeur même que la vertu de jeunesse peut garder à l'homme. C'est sa dignité même qui lui souffle de ne pas « rompre avec son enfance, avec l'aventure, la fragilité, les indignations totales, les naïvetés et le don sans calcul de l'éternelle enfance »⁵⁶. « La fidélité, écrit encore Mounier, est une création, une nouveauté constante ; croyons-nous, la plus haute forme de courage »⁵⁶.

En face de la vie, seule une pareille fidélité est capable d'inspirer une réponse généreuse.

La peur de l'inconnu, la crainte de l'aventure peuvent prendre l'apparence d'une fidélité, mais pas plus qu'une prudence peureuse n'est confirmation de vertu, la peur de l'imprévu n'est assurance de fidélité. On cherche une tranquillité et on refuse le dérangement. Cette attitude ressemble à celle de l'avare qui contemple son bien caché dans une cassette et se refuse à engager la moindre somme dans une entreprise financière. « On étonnerait bien des justes et des hommes d'ordre, si on leur découvrait ce masque d'avarice », écrit Mounier⁵⁸. À prime abord, rien n'apparaît tellement reprehensible chez eux puisqu'ils se montrent des plus modérés n'exigeant aucun privilège et se contentant de peu. Mais c'est cette modération elle-même qui constitue une conduite insensée et suspecte. Elle trahit un manque de foi dans les promesses surabondantes de la vie. Alors que le mystère du monde ruisselle d'avances inouïes, « ils enfonce le nez, pour s'y conduire, dans des règlements de voirie »⁵⁹.

La vie exige, au contraire, disponibilité, magnanimité, générosité.

3° *Disponibilité*

Disponibilité ! C'est l'attitude accueillante en face de l'imprévu sans cesse renaissant. La vie elle-même offre des ressources toujours plus somptueuses et il faut, contre les habitudes inconscientes, se porter à leur rencontre. C'est à nos raideurs, à nos accommodements qu'il faut être infidèle pour répondre à la vie. Cette disponibilité, elle se manifeste dans la capacité d'admirer. Il faut être comme l'enfant qui s'ouvre à toute connaissance et qui ne sait pas laisser paraître un air désabusé devant les splendeurs quotidiennes. Tout l'intéresse et ses yeux cherchent sans cesse à saisir ce qui s'offre si généreusement à lui.

Le refus d'admirer est le refus de se laisser « soulever », c'est-à-dire précisément le refus, ou l'incapacité acquise de maintenir sous le regard d'autrui cette légèreté créatrice du pour-soi qui peut, sur l'onde reçue, trouver le soutien d'un nouvel

55. *RPC.*, I, p. 165.

56. *RPC.*, I, p. 131.

57. *RPC.*, I, p. 369.

58. *TC.*, II, p. 325.

59. *TC.*, II, p. 325.

élan. Telle est encore la *fidélité créatrice*. Elle n'est pas seulement constance, analogue à la permanence d'une loi, identité figée à la façon de l'en-soi sartrien, mais présence toujours disponible à l'autre, et par là toujours neuve... Elle est créatrice, car les données de mon engagement se modifiant perpétuellement en cours de route, elle réinvente perpétuellement la continuité de son destin. Dans de telles expériences, la présence de l'autre, au lieu de me figer, apparaît au contraire comme une source bienfaisante et sans doute nécessaire de renouvellement et de création⁶⁰.

L'être disponible ne cherche pas à se protéger contre les influences qui se jouent autour de lui. Il s'y prête plutôt, sans calcul, sans méfiance. Aussi est-il prêt à réinventer perpétuellement, en face de situations qui se modifient sans cesse, une conduite qui soit encore en continuité avec celle de l'origine. L'âme reste attentive devant l'existence, devant les autres, s'émerveille des richesses qui s'offrent à elle et, devant cette source toujours nouvelle, s'ouvre et se nourrit. Mounier a tracé le portrait de l'homme disponible :

Il est toujours « pour » les avances qui lui viennent du monde, car il sait que la richesse de ses valeurs est infinie et leurs métamorphoses inépuisables. Il ne souffre pas les refus du réel comme des diminutions de son intégrité, mais comme une révélation bonne et l'occasion d'un épanouissement nouveau. Il est joyeux de faire ce qu'il n'avait pas prévu, d'être ce qu'il n'avait pas supposé, de mourir et de se transfigurer à chaque heure tout en restant fidèle à un monde fidèle. Car il est fidèle. Sa philosophie de vie, comme dit Künkel, n'est pas le oui ou non, mais le « quand même », synthèse d'un renoncement et d'une continuité sous l'égide d'une sorte de confiance vitale, de générosité invincible⁶¹.

L'homme disponible ne laisse pas étouffer en lui cette source indéfinie et imprévisible de promesses qui anime sa personnalité. Chez lui, l'adaptation ne vit qu'en refusant de se fixer, qu'en se niant continuellement elle-même pour se retrouver constamment au-delà de ses cendres. Il sait maintenir en lui un mouvement qui lui permet de soutenir son attention vers un avenir toujours ouvert.

4° *Magnanimité*

Magnanimité ! « La réalisation de la personne est une tâche aristocratique », écrit N. Berdiaeff⁶². En face de la vie, pour y donner la réponse fervente qu'elle mérite, il ne faut pas moins que cet élan aristocratique. L'aristocratie du sang a bien perdu de son panache. On la retrouve bien au théâtre et dans les revues qui savent offrir à une population avide d'évasion dans les dentelles, les beaux tableaux heureux qu'elle peut encore présenter. Il est à craindre cependant que la désaffection qu'on éprouve, en pratique, en face d'une aristocratie sociale ne s'étende à cette attitude morale qu'on peut aussi qualifier d'aristocratique, et qui, elle, mérite de demeurer ou d'être retrouvée. La magnanimité n'est rien d'autre que la grandeur de l'âme, son aristocratie. Elle est capable de donner le goût de l'élévation qui permet les grandes visions. En face des mesquineries et des petites choses qui la touchent, l'âme magnanime

60. *IE.*, III, p. 138.

61. *TC.*, II, p. 350.

62. N. BERDIAEFF, *Cinq méditations sur l'existence*, p. 198.

demeure impassible, son intérêt ne pouvant se fixer sur les choses sans grandeur et sans valeur. Aussi n'est-elle pas disposée à découvrir en tout premier lieu les petites choses, ni non plus les aspects secondaires des choses, mais le nécessaire, l'essentiel. Elle sait établir une échelle des valeurs dans toutes ses préoccupations car son souci est non seulement de ne pas s'avilir, mais encore de s'édifier en vigueur et en noblesse. Insatisfaite de tout ce qui ne rencontre pas son idéal, elle n'accepte pas le service de la bassesse.

De plus, elle se permet d'être exigeante, ne pouvant se satisfaire de ce qui s'obtient trop facilement. Aussi bien ne se trouve-t-elle pas heureuse des idées toutes faites qui ont cours, encore moins de la vulgarité ou de la grossièreté. Les problèmes qui commandent une solution reçoivent son attention. Cependant, plutôt que de jeter les yeux sur des solutions faciles et rapides, mais sans grandeur et sans portée réelle, elle exige de se pencher sur des solutions plus pénibles, plus complexes, mais plus nobles et qui offrent de meilleures perspectives pour l'avenir. Ce n'est pas être magnanime que de toujours chercher la solution de facilité qui paraît répondre au moment présent mais qui sera bientôt inefficace en raison de son manque de vision.

L'inquiétude remplit l'âme magnanime. Toujours inquiète, cette âme ne l'est pas dans le sens où une morbide angoisse l'étreindrait et l'anéantirait à la longue, mais dans un sens qui reprend l'origine du mot. Elle ne se considère jamais au repos, dans la possession heureuse de toutes les valeurs, dans l'assurance béate que son honneur est sauf à jamais. Elle ne se donne jamais la permission de s'endormir. Dans son attitude se devine l'insatisfaction en face de tout ce qui peut être meilleur. Cette attitude est à l'opposé de celle du parvenu, de celui qui est arrivé avec satisfaction à s'établir, et qui jouit de ses positions avec un sentiment de propriétaire.

L'aristocrate au sens moral, le magnanime, ne se repose pas. Il n'est jamais parfaitement parvenu à posséder ce qui serait à la mesure de ses désirs. Ce bien a été placé par lui très haut et il ne sait se contenter de simulacres ou de fausses images.

On comprend dès lors que la magnanimité puisse permettre à une fidélité d'être créatrice en ce qu'elle donne à l'âme suffisamment de noblesse pour embrasser de larges horizons et assez de dignité pour fuir les ornières des conventions faciles. Elle est, la magnanimité, un rappel de la vertu de force.

Dans un *Éloge de la force*, Mounier refait sa place à la vertu cardinale, maîtrise et fermeté de l'âme, qui est capable de donner de la vigueur à son activité lors même que les plus graves difficultés sont à prévoir. Sans la force, il est impossible d'édifier une vie personnelle. La lutte en effet est de tous les instants. La vie est une lutte contre la mort, la vie spirituelle s'efforce de tenir contre l'inertie matérielle, l'amour même est une lutte. Mounier arrache le masque qui a rendu la force méconnaissable depuis qu'on l'a confondue avec la violence. « Le vrai fort n'est pas tendu pour dominer, non plus pour jouir de sa force, mais dans une sorte de passion joyeuse de la communiquer, de créer de l'humanité vigoureuse autour de lui »⁶³. La force prévient les soumissions passives et stériles tout comme elle apprend à résister à « l'illusion suggérée par une aveugle et mauvaise logique »⁶⁴. Si refuser de considérer résolument la réalité est contraire aux dispositions que procure la force, l'emportement et les obstinations

63. *RPC*, I, p. 312 ; *AC*, III, p. 65.

64. *RPC*, I, p. 312.

tenaces lui sont tout autant opposés. « La force n'a pas sa mesure dans son intensité, mais dans la valeur de ce qu'elle sert »⁶⁵. « Tout est de savoir, ajoute encore Mounier, si la force est d'abord une affirmation ou d'abord un don. Elle est l'un et l'autre »⁶⁶. Elle rend capable de décisions courageuses comme de généreux élans.

Parce qu'elle procure la vigueur qui retient sur la pente de la compromission, parce qu'elle refuse l'assurance d'une considération facile si la vérité et la justice sont méprisées ou oubliées, la force assure les bases d'une fidélité vivante. D'autant mieux que l'essence de la force n'est pas dans l'agressivité mais dans la générosité. Si la fidélité doit se traduire par une réponse ouverte à la vie, comment ne pas y rencontrer la générosité?

5° *Générosité*

La générosité, c'est en elle que Mounier voit culminer la force :

Les vertus, disaient les Anciens, se déversent pour ainsi dire les unes dans les autres, si bien qu'aucune n'est entière sans sa participation aux autres. Ainsi la force n'est pas la force si elle n'est, en même temps que tendue sur elle-même, pénétrée de prudence, de tempérance et de justice. Et comme toutes les vertus sont subordonnées à la charité, elle culmine dans la générosité⁶⁷.

La générosité n'est rien d'autre que la réponse que le don fait au don. C'est la confiance vigoureuse qui bouscule les limites, qui se lance avec avidité sur toutes les voies à la recherche d'une vérité sous les apparences, d'une intention derrière les mots. Elle ne craint pas que la libéralité du monde vienne à manquer.

Du même mouvement qu'elle garde l'esprit disponible aux révélations encore inconnues d'un monde infatigable, elle nous maintient ouvert aux innombrables chemins par où l'esprit et la vie peuvent nous surprendre dans les consciences voisines. On la voit toujours avide de trouver l'être dans les apparences, la réalité sous les étiquettes, l'intention derrière les mots ; impitoyable pour les fautes de carrière, mais prévenante pour les maladroites de l'expression et pour les détours des esprits. C'est par elle que, sans renoncer à sa dure mission, la vérité se fait charité, c'est-à-dire attention et respect⁶⁸.

L'incertitude des dénouements ne provoque aucune crainte chez celui qu'anime une telle générosité. Sans doute y a-t-il quelque folie à s'abandonner aux révélations encore inconnues d'un monde qu'on sait infatigable. Aussi la générosité doit-elle savoir composer avec le sens de l'incarnation afin de ne pas se perdre dans les nuées.

La générosité fait le monde à son image, plus exactement elle y relève son image latente. Elle ne verse pas pour cela dans l'illusion de l'impulsif dont on dit qu'il se donne vite, alors qu'on devrait dire qu'il se livre vite, par une sorte de légèreté périphérique, et non par le poids d'une richesse surabondante de l'intérieur. Elle

65. *RPC.*, I, p. 312.

66. *RPC.*, I, p. 312.

67. *RPC.*, I, p. 311.

68. *TC.*, II, p. 651.

reconnaît sous le monde pauvre un monde généreux, elle lui fait confiance et ne veut traiter qu'avec lui, sachant qu'à prêter la générosité, on la suscite ⁶⁹.

6° L'espérance

Contre la pusillanimité, contre l'avarice, la fidélité se fait espérance. Pour l'espérance, le monde n'est pas comptable ou inventorable : cela reviendrait à dire qu'il peut s'épuiser. Au contraire, elle a le sens de l'aventure ouverte à tout ce qui peut naître et « traite la réalité comme généreuse, même si cette réalité doit apparemment contrecarrer les désirs » ⁷⁰. Mounier écrit à une amie :

C'est ici le moment de nous rappeler la parole de Jésus à Marthe : « Ne faites pas trop de choses... » n'intervenez pas trop, ne calculez pas trop, ne préparez pas trop l'inévitable avenir, ne vous agitez pas trop autour de ce qui peut être ou ne pas être. La vie est une aventure ouverte, exposée ⁷¹.

Péguy a chanté l'espérance. Gabriel Marcel, face aux ontologies du désespoir, s'est employé à développer ce qu'on pourrait appeler une ontologie de l'espérance. C'est d'eux que Mounier s'inspire pour nous laisser percevoir sa conception de l'existence. Ainsi, commentant Péguy, il écrit :

L'espérance n'accumule pas, elle ne fait pas de progrès. Elle n'organise pas le don de soi : elle est une fidélité sans trop de mémoire, mais toujours présente, et plus fidèle dans cette présence inlassable que les vieilles fidélités accoutumées. Jeune insouciant, et toujours à l'affront des forces opposées, elle perd à chaque instant ce qu'elle vient d'acquérir ; mais elle recommence sans faiblesse, car il y a en elle une ressource indéfinie. Depuis cinquante ans le soldat étranger fauche la moisson, brûle les églises : mais chaque année le paysan sème son champ, reconstruit son clocher. Il maintient tout, il sauve tout ⁷².

L'espérance est ainsi infatigable et inépuisable. « Elle ne calcule pas, elle n'économise pas, elle ne ménage pas ses pas » ⁷³. En commentaire de G. Marcel, il écrit encore : « L'espérance est primitivement une détente du *Je*, un refus de vouloir disposer de moi, de supputer mes possibilités, une distraction ontologique volontaire, un abandon » ⁷⁴.

De là, on peut comprendre l'attitude sereine de Mounier en face de l'événement et de la condition humaine. Elle est tout à fait à l'opposé de celle de l'orgueilleux que Malraux fait s'exprimer dans *La Voie Royale* :

Vous ne soupçonnez pas ce que c'est que d'être prisonnier de sa propre vie... Vous ne savez pas ce que c'est que le destin limité, irréfutable, qui tombe sur vous comme un règlement sur un prisonnier : la certitude que vous serez cela et pas autre chose, que ce que vous n'avez pas eu, vous ne l'aurez jamais... La

69. TC., II, p. 323.

70. IE., III, p. 109.

71. MG., IV, p. 822.

72. PCP., I, pp. 118-119.

73. PCP., I, p. 120.

74. IE., III, p. 109.

déchéance, ce qui pèse sur moi c'est — comment dire? — ma condition d'homme⁷⁵.

Pour Mounier, la condition humaine se dessine au milieu du tumulte de l'univers, dans le tourbillon des événements. Mais cet événement qui n'est pas pour lui simple déroulement de faits physiques mais, en somme, tout ce qui intéresse la vie de l'homme, demande à être accueilli et reçu presque avec gratitude puisqu'il est une révélation.

Or l'événement, si je savais l'accueillir, il est précisément la révélation de tout l'étranger, de la nature et des hommes, et pour certains de plus que l'homme. Il dessine la rencontre de l'univers avec mon univers : indication de tout ce qui en moi a heurté le monde, avertissement de mes raideurs et de mes égoïsmes, il va parfois jusqu'à former d'étranges phrases. Il est proprement ce que je ne possède pas, ce que je ne crée pas, la catastrophe, l'appel à sortir⁷⁶.

Denis de Rougemont⁷⁷ a écrit que la condition véritable de l'homme était une attente. L'homme attend des révélations. Pour Mounier, l'événement apporte cette révélation. C'est en cela qu'il est un guide. « Quand il le faudra, s'il le faut, les hommes, les partis en présence, les événements nous dicteront notre attitude »⁷⁸. L'événement n'est pas pour lui un accident auquel il faudrait se soumettre aveuglément ou, au contraire, qu'il faudrait renverser. Il est à voir comme un phare, un indicateur. Il est, pour la personne, une occasion de s'insérer au sein de la réalité.

Pour la personne, il n'est pas de choses qui soient absolument des choses, de chair qui ne soit que corps, d'homme qui ne soit qu'étranger. Toute chose, toute chair, tout prochain sont en attente de la marque que les êtres personnels leur imprimeront, ramassant les choses une à une et la chair peu à peu dans le vaste mouvement de valorisation qu'elles préparaient déjà à leur place dans l'évolution et, pour tout dire, *organisant lentement les voisinages en communautés*⁷⁹.

Mounier n'a nulle envie de sombrer dans le « catastrophisme ». Pour lui, il faut croire « qu'une grâce puissante est capable de tourner à la gloire de Dieu le terrible et le vain », suivant la formule de Paul Ricœur⁸⁰. Devant l'ensemble des faits touchant l'homme, un bilan est impossible à dresser. Il faudrait pouvoir se soustraire de l'ensemble du jeu pour l'établir et faire l'addition, comme il faudrait que le cours des événements soit tout à fait clos. Il reste l'espérance avec la foi pour attendre un sens de tout ce qui se dessine avec le concours des libertés humaines. Il faut éviter de rester

75. A. MALRAUX, *La voie royale*, Coll. « Livre de poche », Grasset, 1961, p. 59.

76. *RPC.*, I, p. 172.

77. D. DE ROUGEMONT, *Journal d'une époque*, Paris, Gall., 1968, p. 175.

78. *RPC.*, I, p. 232. Le passage suivant de Mounier précise encore sa pensée : Demain ne nous appartient pas, et sans doute est-il encore inimaginable dans le détail de ses mécanismes. À chaque jour sa peine et son travail. Ce en quoi nous pouvons aujourd'hui nous engager, et non pas nous réfugier, c'est une condamnation prophétique du désordre, et les ruptures qui en suivent, c'est une mise en perspective des principes directeurs de la reconstruction et une description des premiers tronçons de la route. Pour la suite, l'expérience nous guidera par la main. Refuser sa révélation progressive, c'est orgueil d'intellectuel ou ruse de notre paresse : notre spirituel est présence et responsabilité (*RPC.*, I, p. 219).

79. *TC.*, p. 77.

80. P. RICOEUR, *Histoire et Vérité*, p. 96.

passif, mais il faut aller au-devant de la vie pour la façonner sans cesse. Toujours il y aura quelque chose à faire, toujours des tâches seront à remplir. L'avenir n'est jamais fermé à l'espoir.

C'est alors qu'une fidélité nourrie d'espérance est capable d'arracher l'homme à la servitude, au vieillissement, à la damnation. Cela parce que l'espérance est, comme dit Péguy, la contre-habitude, le contre-amortissement, la contre-mort. « Il y a quelque chose de pire que d'avoir une mauvaise pensée. C'est d'avoir une pensée toute faite. Il y a quelque chose de pire que d'avoir une âme perverse. C'est d'avoir une âme habituée »⁸¹. L'homme ne doit pas admettre de « s'habituer », de laisser s'écouler sa vie comme une « habitude ». L'habitude est une activité qui, d'abord intelligente, s'achemine à une imitation de l'instinct. C'est ainsi que Bergson la voit⁸². On comprend alors l'apostrophe de Péguy qui la signale comme une étrangère qui supplante en l'homme la raison. L'homme n'est plus, par elle, vraiment le maître de sa maison. Il se laisse conduire par un intrus qui l'empêche d'être vraiment libre et de répondre aux exigences nouvelles de la vie.

L'habitude n'est pas seulement une étrangère. Qui supplante en nous la raison. Et une habile ménagère. Qui s'installe dans la maison. Elle est une des deux pièces essentielles du mécanisme et de l'articulation de l'homme. Tant que l'homme est inhabitué, tant qu'il est nouveau et spirituellement jeune la liberté de l'homme s'articule hermétiquement sur la grâce pour la vie éternelle et pour le salut. Le résultat de ce libre jeu exact est le salut et la vie éternelle. L'habitude est celle qui encrasse cette articulation. Tout ce qu'elle prend sur la nouveauté, sur la liberté de l'homme est pris ainsi sur la grâce et prépare l'amortissement et la mort⁸³.

L'espérance, contre l'habitude, est vertu de jeunesse, de nouveauté, de vie. « Elle est la source et le germe. Elle est le jaillissement et la grâce. Elle est le cœur de la liberté. Elle est la vertu du nouveau et la vertu du jeune »⁸⁴.

Grâce à l'espérance, on peut toujours reprendre l'œuvre détruite, on peut toujours se remettre en route « par un autre chemin »⁸⁵. On est par elle capable d'introduire partout des commencements alors que l'habitude ne sait semer partout que la mort. Mounier commente Péguy et, à son tour, il rend hommage à l'espérance :

Constamment elle refait ce que l'habitude défait. Elle est la source de toute naissance spirituelle, de toute liberté, de toute nouveauté. Elle sème des commencements où l'habitude glisse la mort ; elle suscite des organismes où l'habitude distribue des mécanismes. « Elle est le principe de recreation comme l'habitude est le principe de la décreation... » Elle est éveillée à toute occasion, chargée d'appliquer à tout propos un certain traitement dont elle a le secret, et qui est la « réintroduction constante de la vertu de création »⁸⁶.

C'est alors l'image de la vertu qui s'offre à faire comprendre une fidélité qui baigne dans l'espérance. Comme la simple habitude, la vertu apparaît stable et constante. C'est sans aucun doute ce qui peut faire prendre l'une pour l'autre.

81. C. PÉGUY, *Note conjointe*, p. 96.

82. H. BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, (*Oeuvres*), Paris, P.U.F., 1963, p. 996.

83. C. PÉGUY, *Note conjointe*, p. 133.

84. *Ibid.*, p. 122.

85. S. MATTHIEU, II, 12.

86. *PCP.*, I, p. 118.

Cependant la confusion ne peut être maintenue. L'habitude ne sait répondre aux situations que de manière raide, par des gestes toujours semblables. Au contraire la vertu ne s'installe pas dans la fixité des formes, mais elle s'adapte toujours aux conditions nouvelles du moment, même si l'action qu'elle inspire se nourrit toujours aux mêmes sources. Suivant une description de Paul Ricœur⁸⁷, elle est tout le contraire d'une ossification, d'une pétrification. Elle rend possible, sur un même thème, des variations illimitées.

Telle apparaît donc la fidélité créatrice : une vigueur de jeunesse intrépide, une disponibilité qui veut contrecarrer les réserves d'égoïsme que chacun couve en soi, une force d'âme rayonnante, une générosité qui balaie les vieux fonds d'avarice, une calme espérance.

IV. UNE PRÉSENCE

Toutefois, là ne s'arrête pas encore la recherche que nous devons faire pour bien saisir toute la richesse de cette idée de fidélité. La continuité se présente en quelque sorte comme l'armature de la fidélité, encore que — comme nous avons pu le voir — il ne suffise pas de penser la continuité comme immutabilité, mais comme une promesse de création. Maintenant il nous faut nous rendre compte que dans la fidélité n'intervient pas seulement une continuité même créatrice. Un autre élément demande à être perçu qui pourra ajouter quelque clarté à cette notion que nous cherchons à découvrir. Ce nouvel élément c'est celui de la présence. La continuité était à voir par rapport au sujet capable d'être fidèle. La présence, par contre, l'est par rapport à l'objet de la fidélité. Cet objet d'une fidélité peut être une personne, comme l'époux est fidèle à son épouse, l'ami à son ami. Il peut être aussi une valeur, une idée. Et voilà que cet objet est maintenu à notre attention, non pas tant par son initiative, mais beaucoup plus par notre désir de demeurer à son contact et par notre détermination à nous y attacher. Nous nous disposons ainsi à nous tenir tout près, par attachement, de cet objet devenu pour nous dépositaire d'une valeur choisie. Mounier affirme dans ce sens : « Une personne n'atteint sa pleine maturité qu'au moment où elle s'est choisi des fidélités qui valent plus que sa vie »⁸⁸.

C'est une sorte d'identification qui s'opère alors. En s'attachant à une valeur, en se maintenant accroché à elle, on veut en quelque sorte se maintenir soi-même. Se vouloir en présence de la valeur, c'est vouloir la faire descendre en soi, y communier, participer à elle. Nous assurer de sa permanence dans une adhésion ferme, c'est nous convaincre nous-même de l'éternité qui est en nous, c'est avoir foi en notre propre valeur, c'est nous édifier nous-même, nous conquérir. Car cet appel que recèle la valeur est comme un principe unificateur qui permet à l'homme de ramasser ses forces et de se lancer vers ses frontières propres. Quand cet appel coïncide avec les interrogations les plus intimes et les plus secrètes de la personne, il peut y avoir des ascensions spectaculaires qui se produisent. Par contre, l'absence d'un tel appel, le vide, le néant complet de toute valeur crée un malaise, voire une tragédie que toutes les

87. P. RICOEUR, *Le volontaire et l'involontaire*, p. 283.

88. *PE.*, III, p. 473.

facilités d'ordre matériel ne sauront jamais soulager. La troublante effervescence d'une certaine jeunesse contemporaine ne trouverait-elle pas là à s'expliquer?

1° *À l'absolu*

Quant à Mounier, c'est une présence à l'Absolu qui seule peut le satisfaire. Pour lui, il faut que quelques-uns « élisent domicile dans l'Absolu »⁸⁹. C'est donc à une telle présence qu'il s'attache, c'est à ce service qu'il se voue. Ce service de l'Absolu constitue pour lui une manière d'être qui lui permet de traverser toutes les crises et toutes les tempêtes, une manière d'être qu'il ne peut concevoir autrement qu'avec une grande rigueur en même temps qu'avec une grande disponibilité :

Je suis incapable, simplement, de me placer en face de ma destinée comme certains de ces jeunes hommes que j'ai vus autour de moi, qui organisent leur affaire comme on trace une épure. J'ai une idée très nette, oui, du *sens* de ma vie. Entendez par là une impulsion et une lumière plus qu'une direction tracée. Pour le reste...⁹⁰.

Il veut entendre « le visage nouveau, toujours fidèle d'un Absolu qui, en même temps éclaire de haut le fleuve d'Héraclite et mêle sa lumière à ses eaux glissantes »⁹¹. L'Absolu fait comprendre le mouvement dans lequel l'homme est engagé. Il reste la « colonne maîtresse de son action ». Il est « ce principe d'insatisfaction permanente et de rebondissement perpétuel »⁹² qui conduit l'homme sur le chemin de son histoire. C'est dans son effort de participation à l'Absolu que Mounier cherche à remplir le vide intolérable où se trouvent parfois des destinées humaines. De cet Absolu, que peut dire la conscience? Au départ, il apparaît à Mounier qu'on ne peut se passer de lui et il se convainc que la compréhension qu'on en prend se précise dans le mouvement par lequel la conscience particulière s'associe à lui, coopère avec lui. C'est rien moins qu'un accroissement de personnalité qu'il faut attendre de cet attachement à l'Absolu, car l'Absolu lui-même est participation à l'éternel.

Aussi bien, est-il à peine besoin de souligner qu'il ne saurait y avoir de fidélité pure et parfaite sans une recherche de l'Absolu qui envahit toute la conscience, sans un attachement à l'Absolu qui s'oppose à toute tendance capable de lui faire obstacle ou de rendre moins sentie sa présence. La fidélité devient dès lors exigeante et impérieuse. « Elle est un défi », écrit M. Nédoncelle⁹³.

Mounier le sait bien. Cependant il consent à le relever. « Nous savons que nos vies seront aventureuses et compromises. Nous ne redoutons rien, ni la pauvreté, ni l'isolement. Nous venons témoigner pour d'autres biens que nos propriétés »⁹⁴. Il écrit encore :

Ce qu'il faut, c'est que quelques-uns élisent domicile dans l'Absolu, portent les condamnations que personne n'ose porter, proclament l'impossible quand ils ne

89. *MG.*, IV, p. 488.

90. *MG.*, IV, p. 436.

91. *QP.*, III, p. 186.

92. *QP.*, III, p. 186.

93. M. NÉDONCELLE, *De la fidélité*, p. 12.

94. *RPC.*, I, p. 138.

le peuvent réaliser et, s'ils sont chrétiens, ne se laissent pas une fois de plus, avec leur solution de petits bourgeois, distancer par l'histoire⁹⁵.

Ayant pareille vue, il ne peut envisager le succès comme un critère de valeur. Peu lui importe la popularité ou l'impopularité, mais « seule la pureté de ses positions »⁹⁶. L'échec lui-même ne lui fait pas peur et n'arrête pas son élan. « Fussions-nous sûrs de l'échec, nous partirions quand même... Le succès est un surcroît... Notre action n'est pas essentiellement dirigée au succès, mais au témoignage »⁹⁷. Pour lui, cet Absolu qu'il se donne comme guide et seul mobile de ses gestes agit par lui-même du seul fait de sa présence, du seul fait qu'on croit en lui, qu'on s'attache à lui.

Si elle se traduit maintes fois par le scrupuleux respect des valeurs de l'esprit, une fidélité axée sur l'Absolu prend chez Mounier une autre dimension. Il faut maintenant la préciser.

2° À Dieu

« C'est le propre de la fidélité, écrit Péguy, que toute fidélité se tient et que toute fidélité est une fidélité de fond »⁹⁸. Ainsi pour Mounier l'Absolu n'est pas seulement une quelconque belle et grande idée capable d'enthousiasmer les âmes sensibles et généreuses. L'Absolu promet une participation à l'éternel et, cela étant, il est susceptible de fonder une fidélité sur laquelle on peut compter sans réserve. L'Absolu ne peut être que le choix de l'homme libre qui, grâce à lui, s'assure que son existence a une certaine signification, et son être une certaine valeur. Il est impensable pour Mounier, que le mouvement de la personne déployant son dynamisme vers un plus-être, ne soit pas orienté. Le dépassement de la personne ne peut consister en une simple projection de soi-même, en avant de soi, dans un univers sans signification. Le dépassement est davantage pour la personne une élévation, un surpassement. « L'homme ne tient debout qu'avec un maximum de force ascensionnelle »⁹⁹.

Il reste à déterminer quel est le terme de ce mouvement. Mounier ne se satisfait pas du vague dans lequel demeurent grand nombre de philosophes sur ce point. Il est gêné de se réfugier, comme eux, pour donner un sens à cet appel de l'homme vers les hauteurs, dans des valeurs qui seraient des réalités absolues, indépendantes de leurs relations et comme *a priori*. S'il voit les personnalistes préoccupés de donner un caractère personnel à des valeurs, embarrassés qu'ils sont de livrer la personne à des impersonnels, ce n'est pas encore pour lui satisfaisant. « Le personnalisme chrétien va jusqu'au bout : toutes les valeurs se groupent pour lui sous l'appel singulier d'une Personne Suprême »¹⁰⁰. Pour le croyant qu'il est, c'est à Dieu que Mounier accorde sa fidélité à travers toutes les autres fidélités. C'est en lui que se retrouvent toutes les valeurs, bien plus, c'est lui qui donne toute valeur. Sa foi religieuse lui révèle que c'est à Dieu qu'il faut être fidèle pour soutenir ses autres fidélités. Les valeurs que cherche à

95. *MG.*, IV, p. 488.

96. *RPC.*, I, p. 850.

97. *RPC.*, I, p. 152.

98. C. PÉGU, *Note conjointe*, p. 139.

99. *PE.*, III, p. 487.

100. *PE.*, III, p. 487.

s'assurer la fidélité se retrouvent toutes au sein d'un terme suprême qui les englobe et leur donne consistance. En même temps qu'il inspire l'ordre moral et la poursuite des valeurs, Dieu devient aussi l'objet ultime de cette recherche. Dès lors, c'est la fidélité qu'il approuve, celle qui se concilie avec son amour, qui seule demeure valable. Volonté créatrice du bien, Dieu se trouve identifié, à la limite, avec toute valeur désirée. C'est en lui également, et pour cette même raison, que peuvent se réconcilier les causes apparemment incompatibles, pour peu qu'elles se rattachent à lui et à sa volonté.

La perspective d'une parfaite fidélité dépasse la mesure humaine. G. Marcel le note bien :

Il ne saurait s'agir de compter sur soi, sur ces propres forces pour faire face à cet engagement démesuré ; mais dans l'acte par lequel je contracte, j'ouvre en même temps un crédit infini à Celui envers qui je le prends, et l'Espérance n'est pas autre chose ¹⁰¹.

L'affirmation lancée, le philosophe demeure hésitant. Ne vient-il pas d'introduire une explication qui va paraître étrangère à un pur humanisme ? N'outrepasse-t-il pas les limites de la réflexion philosophique en faisant intervenir dans le domaine de la pensée, la foi religieuse ?

Il s'agira de savoir comment, à partir de cette Fidélité absolue que nous pouvons bien appeler la FOI, les autres fidélités deviennent possibles, comment c'est en elle — et sans doute en elle seulement — qu'elles trouvent de quoi les garantir ¹⁰².

Si la question qu'il se pose ne trouve pas chez lui de réponse tout à fait nette, Marcel n'en souligne pas moins que toute fidélité ne peut se définir autrement qu'en faisant appel à une croyance. Il faut croire en quelqu'un ou en quelque chose pour décider d'attacher sa personne à une cause. « Croire c'est toujours croire en un *toi*, c'est-à-dire en une réalité personnelle ou suprapersonnelle susceptible d'être invoquée et comme placée au-delà de tout jugement portant sur une donnée objective quelconque » ¹⁰³. Il faut voir qu'il est donné à l'âme religieuse de passer au-delà des philosophies pour atteindre des régions où leur clarté n'est plus que ténèbres.

On demandera des preuves de la transcendance, de la valeur des valeurs. Appartenant à l'univers de la liberté, la transcendance n'est pas objet de preuve. Sa certitude apparaît dans la plénitude de la vie personnelle, et s'affaisse avec ses retombées ¹⁰⁴.

Mounier, philosophe, nous expose ainsi l'expérience de sa propre fidélité. En y faisant un retour par la réflexion, il en fait voir la source et les conditions d'existence en Dieu lui-même.

Mais sa foi en Dieu n'est pas une foi de tranquillité et de confort. Aussi, ne peut-il admettre certaines démissions. Dans la critique de l'ordre établi qu'il élabore, il n'épargne pas certains chrétiens qui, malgré leur prétention, sont bien loin de

101. G. MARCEL, *Essai de philosophie concrète*, p. 250.

102. *Ibid.*, p. 250.

103. *Ibid.*, p. 253.

104. *PE.*, III, p. 487.

répondre à l'enseignement de l'Évangile. Il voit justement que la hargne des adversaires du christianisme trouve trop facilement à s'alimenter de la pauvreté de vie des chrétiens, voire de leurs trahisons. Il stigmatise la bourgeoisie dite chrétienne qui rapetisse à sa mesure les valeurs éternelles et qui les rend odieuses en les utilisant comme enseignes pour camoufler sa laideur :

Il est grave que les hommes, qui ont le monde dans leur main, et qui se disent parfois chrétiens, trahissent leur mission d'hommes. Mais qu'ils essaient de rapetisser à leur mesure des valeurs éternelles, qu'ils les posent en enseigne à leur boutique pour attirer la clientèle, qu'ils arrivent à les rendre odieuses à la masse des hommes par l'emploi qu'ils en font et le visage qu'ils leur donnent, c'est ce que nous ne permettrons plus¹⁰⁵.

Formulant sa volonté d'opérer une rupture complète entre un christianisme vécu et les puissances temporelles qui utilisent le christianisme au service de leurs intérêts, il refuse cependant de se laisser aller à un pharisaïsme étroit. Expliquant quelle doit être l'attitude des chrétiens collaborant à *Esprit* il écrit :

La première démarche des chrétiens réunis à *Esprit* a été de proclamer leur volonté de rupture entre leur christianisme vécu et le désordre établi. Cette décision, ils le savent, risque pharisaïsme et raideur. Mais seulement s'ils entendaient se séparer en quelque manière d'un monde chrétien impur pour rejeter sur lui leurs propres responsabilités, comme ce monde chrétien impur fait trop souvent avec le monde non chrétien. S'ils y étaient tentés, ils n'auraient qu'à tourner leur regard sur eux-mêmes : ils portent en eux toutes les défaillances du monde chrétien. Aussi ne se reconnaissent-ils le droit de dénoncer ce qui les entoure que dans la mesure où leur propre engagement tâche à se mettre au pas de leur clairvoyance¹⁰⁷.

Mounier ne croit pas que l'Église doive se donner un esprit de conquête. Il la voit mieux comme une présence, comme un levain au milieu de la société des hommes. Mais l'Église, c'est la communauté des chrétiens. Pour constituer cette présence vigoureuse et rayonnante, la communauté chrétienne ne peut admettre en son sein ni la veulerie, ni les compromis, car le témoignage qu'elle est appelée à donner doit être éclatant, et il ne saurait l'être à moins d'être pur. Voilà pourquoi encore, s'il ne peut apprécier la tendance des chrétiens incapables de recevoir du monde les valeurs authentiques qu'il est capable d'apporter, Mounier ne peut que mettre en doute la sagesse de ces chrétiens qui se laissent éblouir par l'adversaire, admettent son terrain, et risquent de « précipiter les vérités éternelles à la remorque de la dernière mode »¹⁰⁷. Sa fidélité axée sur sa foi en Dieu est tout entière accordée à l'Église qu'il croit interprète infaillible de sa Parole. Sa profession de fidélité à l'Église est remarquable :

Les collaborateurs catholiques de *Esprit* sont des fils de l'Église, ils ne veulent être ni des demi-catholiques, ni des néo-catholiques. Ils reçoivent le dépôt de la Foi dans son intégrité et tâchent de la posséder de manière toujours plus vivante et plus vigoureuse. Je dirai plus : ils aiment la rigueur, ils cherchent le salut non pas dans un christianisme adapté, et, fait significatif de cette époque, c'est cette

105. *RPC.*, I, p. 393.

106. *RPC.*, I, p. 865.

107. *FC.*, III, p. 571.

intégrité que leurs camarades, non chrétiens, recherchent et apprécient en eux. Ils ne demandent qu'à écouter la parole de l'Église, à infléchir leur travail dans les directions qu'elle leur indiquera... C'est dans cet esprit de filiale soumission qu'ils mènent une grande aventure. Ils ne conçoivent pas qu'elle puisse revendiquer des droits sur leur fidélité à l'Église : bien au contraire, c'est de cette fidélité seule qu'ils en attendent l'inspiration et la consécration ¹⁰⁸.

Comme on peut le constater, le penseur chez Mounier ne se sépare pas du chrétien ni même de l'apôtre. Mounier sait bien marquer la différence entre la philosophie et la religion mais il n'entend pas cacher que sa réflexion puise abondamment aux sources les plus pures du christianisme. Là encore, Mounier se retrouve fidèle à des origines influencées par une foi fervente qu'il ne se contente pourtant pas de recevoir passivement comme un donné. Sa fidélité l'invite plutôt à dépasser ces conditions, au départ indépendantes de sa volonté, pour les assumer librement et en faire l'appui d'une vigoureuse et généreuse montée personnelle. Le caractère chrétien de sa pensée est *voulu* après avoir été l'héritage personnel *reçu* de son milieu familial comme de ses premiers maîtres.

CONCLUSION

Au moment de conclure ces réflexions, c'est un texte de Newman sur le développement de la doctrine chrétienne qui vient à l'esprit. Newman veut à ce moment montrer la différence entre le développement et la corruption :

On peut donc définir un vrai développement comme celui qui se maintient dans la ligne des développements antécédents, comme étant en réalité ces antécédents mêmes, avec quelque chose en plus ; en outre il éclaire au lieu d'obscurcir, corrobore au lieu de corriger le corps d'idées d'où il procède ; telle est sa caractéristique par laquelle il s'oppose à la corruption ¹⁰⁹.

La fidélité que nous venons de voir chez Mounier retrouve ces éléments. Elle est une continuité au sens d'une orientation qui se maintient dans les gestes, les actes, lors même que les gestes ou les actes doivent changer ; c'est une continuité au sens d'une signification qu'on veut donner à toute sa personne parce qu'on a une fois choisi de s'attacher à un rayon de lumière qui éclaire tout ; c'est une continuité qui se développe dans une direction persévérante suivant parfois les lignes sinueuses qu'impose la vie.

Mais cette continuité veut garder en elle un esprit créateur. Tous ceux qui défendent des positions dépassées par les événements sont infidèles, de même aussi ceux qui s'accrochent désespérément à des formes mortes. Cette continuité ne refuse donc pas d'être une réponse à l'imprévu renaissant. Elle sait s'allier à l'imagination nécessaire pour inventer ces réponses dans une expression de constante jeunesse. Elle veut ainsi être réponse généreuse aux exigences de la condition humaine, se maintenant sans cesse sous le souffle de l'espérance. Dès lors l'incompréhension des hommes, l'amertume des événements ne peuvent avoir prise pour ébranler une fidélité qui, au surplus, sait se donner un appui absolument certain.

108. *MG.*, IV, 595 ; IV, p. 821.

109. Card. J. NEWMAN, « Développement de la doctrine chrétienne », *loc. cit.*, p. 350.

La foi chrétienne apporte cet appui à l'âme fidèle. Dieu devient ainsi la source d'inspiration capable de faire se maintenir toutes les autres fidélités, de leur donner une signification, une élévation unique.

Laissons Mounier nous faire la synthèse de sa pensée sur la fidélité. Il parle à ce moment de la persévérance :

La persévérance ne doit pas être confondue avec la persévération. Elle n'est pas une inertie, une simple continuation, mais une haute direction, une intervention active du psychisme supérieur qui impose aux discontinuités des activités élémentaires la plus vaste ampleur de durée qu'embrasse une expérience spirituelle agrandie. En d'autres termes, elle n'est pas une fonction de maintien, elle est une fonction de synthèse ; elle n'est pas conservatrice, elle est créatrice. Si l'on méconnaît ce caractère essentiel, on se place dans l'impossibilité de comprendre sa forme la plus haute, la fidélité. La fidélité ne consiste pas, comme le croit l'infidèle, à maintenir, contre la raison et le sentiment actuels, un état passé et mort que nous voulons faire revivre pour des raisons extérieures à notre contentement. La fidélité, du moins la seule qui mérite ce nom, est l'extension que prend, dans une durée de plus en plus compréhensive et gonflée d'éternité, un élan créateur toujours actuel et toujours tendu vers une promesse prochaine, aussi vide que possible du passé mort ; elle est plénitude du contentement en même temps que la ferveur de l'espérance, toujours elle-même et toujours autre ; elle est en même temps le plus complet hommage rendu au réel et la préférence donnée à l'existence durable sur la poursuite des chimères. En tous ces sens, elle est le couronnement de l'action¹¹⁰.

Cette idée de fidélité n'est certes pas sans grandeur. Bien éloignée d'une retraite timide dans des sentiers rassurants, elle ne consiste pas à maintenir à tout prix les formes d'une période révolue, mais à découvrir l'esprit qui permet d'imaginer les formules nouvelles qui répondent au temps présent. Complet hommage rendu au réel, comme l'affirme Mounier, elle prépare à une grande aventure, celle de l'homme, dans la lumière de la nue vérité. Préférence donnée à l'existence durable plutôt qu'aux chimères, elle cherche à s'appuyer sur la clairvoyance de l'esprit. Pourtant, voilà bien la grande absence dont souffre le monde : « La lumière de la nue vérité, la présence concrète et exigeante de l'esprit s'est peu à peu retirée de notre monde »¹¹¹. Une civilisation toute dévouée à la personne humaine n'assurera ses assises que dans le service et la restauration de l'esprit qui l'un et l'autre, s'imposent comme une recherche de fidélité.

110. *TC.*, II, p. 435.

111. *RPC.*, I, p. 148.